

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 24

Artikel: Un bon livre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206047>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et les bras lui en tombaient, et tout allait et Jérémie se lamentait sur les rues de Romainmôtier. »

Délit forestier.

Romainmôtier, ce 2^e janvier 1825.

Moy soussigné fait rapport que le susdjour fé sans ma tournée d'agens forrestier j'ai trouvé deux plantes siée lune de fraîne et l'autre de chaîne d'environs deux pouces et demy de diamètres vis à vis de la posettion à ma dame Glaire au vieu chemin de Vaullion. j'ai suivi les délinquan a la neige en haut les Cochet de Premy m'ayant remené sur la grand route n'ayant pu suivre plus loin me suit randu ché moy ce qu'ateste.

Louis Glaire, agens foretier.

MONSU DRUDZON ET LO

MANTI (nappe) DE LA TRABLLIA

MONSU Drudzon étai notéro pè Dzenèva àobin pè Thonon, ne sé pe rein bin iò, dein ti lè casse n'è pas dein noutron paï (i'è dâi iâdzo croûie leinga, ma, tot parâi, vu pas dere cein que n'è pas) na! n'è pas pè Lozena. On lo vayâi jamé sein sè lenette por cein que l'avâi la yuva destra bassa : du liein recognessâi pas onna vatsè d'onna fenna ; desâi : « Madama » à onna vatsè et : « trouke » à onna fenna, Pouâve pas autrameint avoué sè croûie get.

Dan, vaité qu'on dzo, on vint lo queri po allâ vè onna vilhie dama que voliâve testâ et failâi fère lo papâi. Cllia vilhie dama n'ètai pas oncora malada por lè derbon, mâ sè voliâve tot parâi mettre ein ordre. L'avâi dan invitâ Monsu Drudzon à fère lè z'affère et à petit-goutâ avoué li pè la mim'occasion. Atsè-lo dan que l'arreve. La serveinta lo fâ entrâ dein on pâilo iò la dama lâi s'è tagnâi dza. Quand l'az'u saluâie bin adràî, sè site su onna chòla que l'ètai vè la fenitra et quemeince à dèvesâ dau teimps, dâi truffie que redzernâvant, de la compagni dau Dzorât que baillive lo onze por ceint — sè pas se l'è onze àobin *ouze* — à sè z'acchenéro, et tant et tant que, tot ein batollieint, noutron notéro, ein guegneint ein avau, ie vâi que l'ètai on bocon dèbotenâ, que sa tsemise sè pllièzâi pe rein dein sè tsausse et guegnive assebin la dama. Ie vint asse rodzo qu'on cucu et, sein fère asseim-bllieint de rein, sè met à reinfatta sa tsemise dein sè tsausse, que ma fâi sè crayâi jamé d'arrevâ àob bet, tant lâi ein avâi, et que d'ailleu s'ètai setâ dessus. Et quand reguegnive vè lo bas de son gilet, revayâi adî dau blianc, adî dau bllianc, que ma fâi, sè redèpâtsive de reinfattâ, reinfattâ tot clli blianc dein sè tsausse et que l'avâi couson de pas vère lo bet et que sè z'hailon sâiant trau petit po pouâi reduire cllia tsemise, que n'avé jamé trovâie asse granta. Ma l'arâi faliu vère assebin dein n'on càrro la serveinta que l'avâi vu tot clli commerce ein bâograsseint pè lo pâilo et que sè tagnâi lè couète de rire. Vaité dan qu'on momeint aprî, la maîtra dit dinse à sa serveinta :

— Luise, met va lo manti su la trâbllia, no voliein petit-goutâ.

— Lo manti, que fâ la serveinta, ein faseint état de lo tsertsî. Io l'ai-vo met? Lâi a pas moyen de lo trovâ.

— Quecha! l'avé betâ su la chòla. Su sta z'isse iò vo z'ite setâ, monsu Drudzon ; se vo z'âi bin la bontâ de vo solèvâ on bocon.

Et quand lo notéro sè fut lèvâ, vo z'arâi pu rire de lo vère. L'avâi dein sè tsausse onna bougne quemet on gros jambon, pouâve à pinna sofliâ tant l'ètai serrâ, et pu on bocon de blianc que dzefâve oncora.

La serveinta eimpougne clli bllianc, et sè met à terf, à terf que noutron Drudzon coumeince à dègonflyâ et à veni asse plliat qu'on lan.

La tsemise que l'avâi cru reinfattâ dein sè tsausse sè trovâve justameint lo manti de la trâbllia.

MARC A LOUIS.

MIETTES HISTORIQUES

Le colonel suisse d'Affry et Bonaparte.

(Mars 1815, Paris.)

Conduite énergique et loyale du colonel des Suisses au retour de Bonaparte de l'Isle d'Elbe, où il était souverain après son abdication.

LE 21 mars 1815, à Paris, Bonaparte fit dire au colonel d'Affry qu'il passerait en revue son régiment. Il répondit : « Je ferai mon devoir. »

Bonaparte ne voyant pas les Suisses dans les rangs, dépêcha un aide-de-camp au colonel d'Affry, avec ordre de se rendre sur la place du Carrousel.

Le colonel répondit avec sang-froid « qu'il ne reconnaissait que les ordres du roi » (Louis XVIII).

Après la revue, Bonaparte fit inviter le colonel à se rendre au château. Il s'y rendit, et, arrivé dans la salle des maréchaux, deux officiers se présentèrent pour lui demander son épée ; il la tira en effet, mais reculant de deux pas et la plaçant sous son bras, il leur dit : « Que le plus hardi d'entre vous vienne la prendre. » Cette résistance inattendue les déconcerta et, sans insister, ils l'introduisirent devant Bonaparte (entouré d'un nombreux état-major), qui lui demanda pourquoi il n'avait pas obéi à ses ordres. « Parce que, répondit-il, je n'en reçois que du roi et des cantons. »

— Savez-vous à qui vous parlez ?

— Oui, je parle au général Bonaparte.

— Vous parlez à l'empereur des Français, et à ce titre je vous ordonne de vous rendre sur la place du Carrousel avec votre régiment, que je veux voir défiler.

Le colonel : — Général, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne recevrai d'ordre que du roi, à qui j'ai prêté serment.

Bonaparte : — Vous m'avez prêté serment il y a cinq ans.

Le colonel : — Vous m'en avez affranchi par votre abdication.

Bonaparte : — Je saurai vous en faire souvenir.

Le colonel : — Vous aurez la bonté de vous rappeler que j'appartiens aux cantons.

Bonaparte : — Je les réduirai.

Le colonel : — On ne réduit pas aisément trois cent mille hommes résolus de perdre leur vie plutôt que leur liberté.

Bonaparte : — Cependant, vous fûtes asservis par l'Autriche.

Le colonel : — Et nous fûmes délivrés par Guillaume-Tell.

Bonaparte : — C'est assez !

Bonaparte sut cependant se modérer et se contenta de licencier les Suisses.

UN BON LIVRE

On ne croyez pas qu'il s'agit d'un de ces livres farci d'histoires dites « morales », filandreuses, mal écrites, ennuyeuses à faire dormir debout, d'une invraisemblance égale à leur sottise et vaine prétention de travailler à l'édification du lecteur.

« Ah ! c'est un bien bon livre ! » soupirent, les yeux au ciel, les mains jointes sur l'estomac, les personnes qui font de ces ouvrages insipides leur principale nourriture intellectuelle. Elles ont tout dit, quand elles ont dit cela. Mais leur vie durant, elles n'en distillent pas moins, les yeux au ciel, toujours, les mains jointes et le sourire aux lèvres, tout le venin de la médisance et de la calomnie.

Ce sont de si « bonnes gens » que les lecteurs de « bons livres » !

Le « bon livre » en cause ici est tout autre. C'est celui dont tous nos journaux ont parlé ces derniers jours et qu'ils ont également loué. Il a pour auteur M. le Dr Bourget et pour titre : *Beaux Dimanches* (Lausanne, librairie Payot & C^{ie}, éditeurs).

Bon livre, il l'est dans toute l'acception du terme, parce qu'il écrit avec sincérité, simplicité, sans préoccupation de littérature, au cours des impressions, il tend de plus à rapprocher ses lecteurs de la patrie et de la nature, deux choses dont nous ne sommes que trop enclins à nous éloigner en ce temps-ci. Les conditions actuelles de la vie sont, il est vrai, pour quelque chose dans ce divorce.

Aimer bien sa patrie et la bien servir, n'est point du tout, comme d'aucuns le prétendent, aimer moins le reste du monde ni méconnaître ses devoirs de solidarité envers les hommes qui vivent, agissent et souffrent, ainsi que nous, mais sous d'autres cieux.

Aimer la nature, c'est échapper dans une certaine mesure au joug, bien insupportable parfois, des conventions mondaines, mesquines presque toujours, souvent grotesques. C'est aussi être plus simple, plus vrai, meilleur ; c'est substituer aux fictions, aux artifices, aux spéciosités de l'intellectualisme pur — un peu encombrant à l'heure présente — les réalités du sentiment ; c'est, en un mot, voir plus juste.

« Après bien des années d'absence, dit dans sa préface M. le Dr Bourget, je repris mes promenades sur le lac et le long de la Mèbre, du Boiron, de l'Aubonne, y savourant avec le même plaisir qu'autrefois les jouissances offertes par la nature. L'âge étant venu, l'expérience de la vie me rapprochait toujours plus de cette nature si belle, et les voyages dans les contrées lointaines m'avaient appris que mon pays natal était le plus beau, comme sa devise de « Liberté et Patrie » est la plus belle.

» Pour aimer notre patrie, il suffit de la connaître ; son charme vous prend sans retour, et le bonheur d'une vie simple et sereine ne se comprend que sur les bords de notre beau lac Léman.

« A l'heure du dernier désir, nous répétons avec Juste Olivier :

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau. »

Bibliothèque et laboratoire.

Pour finir, permettez-nous quelques citations. Nous les empruntons au chapitre intitulé « Bibliothèque et laboratoire », dans lequel l'auteur raconte comment en lui s'est développé le goût des sciences naturelles et montre comment il est facile à un chacun de se monter à peu de frais un laboratoire.

Un des premiers livres tombés dans les mains du Dr Bourget, alors qu'il était encore tout jeune, et qui ouvrit ses yeux sur la nature environnante fut l'*Histoire naturelle du Jorat et des environs*, par M. le comte G. de Razoumowsky, un étranger venu se réfugier à Vernand au déclin d'une vie agitée. Ce livre avait été imprimé et édité à Lausanne en 1789.

« Après la faune du Jorat, écrit M. Bourget, je lus avec non moins de plaisir les livres d'Urbain Olivier : les *Matinées d'automne*, les *Récits de chasse et d'histoire naturelle*, *Au pied des bois* et tous les autres. Est-ce parce qu'ils firent partie des joies de mon enfance que je relis encore et pour la centième fois peut-être ces récits si simples et si vrais ?

» Toute la poésie de notre nature vaudoise y est contenue ; ce ne sont pas les termes lyriques de M. Razoumowsky qui l'exaltent, mais les simples paroles d'un auteur paysan, sans rhétorique comme sans prétention, qui touchent juste et au bon endroit.

» Relisez un *Ravin du Jura*, le *Soir au pied des bois* et, où que vous soyez, le paysage vaudois vous apparaîtra aussi nettement que si vous étiez vous-même assis à la lisière des bois du Jura, face au lac Léman.

— Urbain Olivier! mais c'est bien démodé! me disait l'autre jour un jeune sportsman auquel je conseillais de lire les *Matinées d'automne*.

» Je lui répondis :

« — Il ne s'agit pas là de littérature, mais bien d'observation, et les livres d'histoire naturelle d'Urbain Olivier ne vieilliront jamais, parce qu'ils ont été écrits avec un accent de vérité et de sincérité que les littérateurs de profession ne possèdent que bien rarement. Cherbuliez, de l'Académie française, a décrit certains paysages dans lesquels vivait Urbain. Ses descriptions sont très belles; au point de vue littéraire, elles sont des modèles de style; mais, écrites dans un cabinet de travail, à Paris, elles ne vous touchent pas; on les lit comme si l'on n'avait jamais parcouru ces contrées et elles pourraient s'appliquer à n'importe quel pays tempéré. En général, la psychologie des paysans, exposée par des romanciers parisiens, est aussi fautive que leur description de la nature.

Pourquoi Urbain Olivier, simple paysan, sans métier littéraire, sans style et avec une psychologie rudimentaire, nous émeut-il chaque fois qu'il nous parle de la campagne vaudoise et du pays de La Côte? Tout simplement parce qu'il manquait de ce métier littéraire qui se plaît à déformer la nature en la stylisant, tout comme le peintre de Montmartre déforme sa vision sous l'influence de théories fragiles et passagères. »

Le Dr Bourget cite, en outre, et recommande les livres de vulgarisation scientifique de Paul Bert, le « Cours élémentaire de botanique » de M. Paul Jaccard, professeur à l'École polytechnique fédérale, et le « Cours élémentaire de zoologie » de M. le professeur Henri Blanc, recteur de l'Université de Lausanne.

Voyons maintenant le laboratoire.

» Votre *laboratoire* sera aussi simple que votre bibliothèque. Il peut tenir sur votre fenêtre. Une cuvette en verre, comme celles qu'on emploie pour les piles électriques, servira d'*aquarium* pour les poissons et la faune du lac et des rivières. On maintiendra la pureté de l'eau en la changeant de temps en temps, et en y plaçant quelques spécimens d'*Élodée du Canada* (*Elodea Canadensis*), qui a la propriété d'éliminer par ses feuilles une assez grande quantité d'oxygène, si nécessaire pour la respiration des animaux aquatiques, et en particulier pour les poissons. Cette petite plante d'eau douce a une histoire assez curieuse pour être racontée. Originale du Canada, elle a été introduite en Suisse dès 1836, et dans le canton de Vaud vers 1869, par le naturaliste Auguste Chavannes, qui s'en servit déjà pour améliorer l'état de l'eau des bassins de pisciculture.

» Quelques rameaux d'*Élodée* s'échappèrent et de ruisseaux en rivières arrivèrent dans le lac Léman où cette plante se propagea avec une telle rapidité dans les ports qu'on craignit un instant de la voir gêner la navigation et la pêche.

» Le port de Morges fut particulièrement envahi. Cette plante semblait mériter le nom de Peste d'eau qu'on lui avait donné en Amérique. Actuellement elle se cantonne dans les eaux tranquilles, à l'embouchure des rivières, principalement de la Morges, où elle fleurit de juin à août.

» Elle est des plus utiles pour maintenir en bon état d'oxygénation l'eau des aquariums; deux ou trois petits rameaux suffisent pour cinq à dix litres d'eau. La plante elle-même est d'un joli vert tendre, avec des feuilles oblongues en verticilles; les alevins de truite s'élèvent très bien au milieu des rameaux d'*Élodée*.

» Pour cultiver la flore et la faune des marais, nous emploierons quelques vieilles assiettes à soupe, dans lesquelles nous placerons des touffes de mousse que nous entretiendrons toujours humides par une petite quantité d'eau.

» Lorsque vous voudrez observer avec votre loupe des petits animaux d'eau douce, vous n'aurez qu'à puiser quelques gouttes de cette eau stagnante et vous serez étonné de constater l'intensité de vie qui règne dans ce marais en miniature.

» Quelques vases à fleurs ou une caisse remplie de terre vous permettra de nombreuses obser-

vations sur la germination et le développement des plantes. En apportant de la terre des différentes contrées que vous visiterez, vous pourrez aussi vous rendre compte de l'importance du terrain sur la propagation des plantes.

» Du reste, cette installation si modeste vous ouvre le champ de toutes les observations scientifiques. C'est ainsi que les plus grands savants ont commencé leurs études. Darwin, Pasteur et tant d'autres ont fait le plus souvent leurs premières découvertes dans des laboratoires très primitifs. »

Une loupe d'horloger — si on en a le moyen, un microscope — une pince, quelques aiguilles fixées sur un manche en bois, une paire de ciseaux fins, quelques verres de montre pour étudier sous la loupe les animaux vivants compléteront votre instrumentation.

Et voilà de quoi passer bien des heures agréables et instructives, à la condition toutefois d'ajouter aux ouvrages cités plus haut les « Beaux dimanches » du Dr Bourget.

LES FÊTES D'ANTAN

Tous nos journaux ont fait d'enthousiastes comptes rendus de la Fête cantonale de chant qui eut lieu samedi, dimanche et lundi à Montreux.

Les Montreuxiens ont dû tressaillir d'aise à la lecture de tous ces éloges. Et tous ceux qui leur ont été adressés directement par leurs hôtes, et dont les journaux n'ont rien dit! Ah! certes, s'il était encore permis à nos amis de Montreux d'avoir de la modestie, assurément celle-ci eût passé un vilain quart d'heure.

A l'occasion de ces belles journées, un de nos confrères, la *Feuille d'avis de Montreux*, a eu l'idée de publier, d'après les journaux d'alors, sans doute, une description de la Fête cantonale des Chanteurs Vaudois, à Montreux, en 1862, c'est-à-dire il y a quarante-sept ans.

La comparaison est intéressante. Entre le luxe et la splendeur des fêtes d'aujourd'hui et la cordiale simplicité de celle d'antan, que de chemin parcouru.

La fête de 1862 était la quatrième depuis la fondation de la Société cantonale de chant. Douze sections y prirent part.

C'est l'*Espérance*, fondée en 1854, qui a organisé la fête. Elle est l'unique société montreu-sienne. M. Jaccoud fonctionne comme Président de la fête et M. Dubois, régent aux Planches, en est le directeur.

Il fait beau et chaud en cette matinée du dimanche 25 mai. L'*Espérance* est venue en corps à la petite gare de Vernex, chercher les amis chanteurs. On les conduit en cortège jusqu'à la cantine édiflée à la Rouvenaz.

Des logements ont été préparés pour eux sur le pré qu'est à cette époque la grande place, c'est-à-dire qu'on a élevé, derrière la file des antiques peupliers de la grève, des tentes militaires qui, garnies de paille, pourront abriter chacune de 25 à 30 dormeurs.

Une collation est servie puis, toujours en cortège, on monte au temple paroissial pour les concours.

Tout se passe le plus simplement du monde. Il n'est pas question de chœurs imposés. M. Genton, instituteur à Sâles, annonce les sociétés du haut de la chaire. C'est Villeneuve qui obtient le premier prix avec : « Holà! voici sur la montagne! »

Le lundi, nouveau cortège qui quitte la Rouvenaz, remorquant avec lui une pièce de six, sortie de Chillon et traînée par six chevaux.

On grimpe à Glion... avec le canon!...

Au Chalet du Righi vaudois, collation: du pain, du fromage et un verre de vin qu'on déguste sur le pré. On trinque, on chante... et l'on repart en opérant la descente sur Mont-Fleuri par le vieux chemin de Cotterd..., il fait chaud... Les chanteurs tirent la langue... les chevaux aussi...

Pour se donner du courage, car il va falloir

rentrer la pièce à Chillon, par Veytaux, on tire une salve sur le pont de la Veraye...

A Veytaux, chanteurs et artilleurs se consolent en chantant l'Helvétienne.

Le canon suit toujours...

Tout à coup, halte! on passe devant la demeure d'un grand patriote exilé de son pays... Une fenêtre s'ouvre: Edgar Quinet apparaît:

— Salut, chanteurs!

On se découvre. Il parle. On l'écoute. En quelques paroles émues, vibrantes, il recommande aux chanteurs de bien aimer leur patrie..., de l'aimer toujours, cette patrie si belle!..., et il se détourne en soupirant pour regarder l'horizon lointain où fuit le Jura... et qui cache sa patrie à lui... le doux pays de France!

La remise du drapeau cantonal eut lieu quelques heures plus tard chez M. Jaccoud, père.

*

Cherchez le directeur.

Peu de temps après, l'*Espérance* de Montreux s'en alla concourir à Genève, au Temple-St-Pierre.

Le moment solennel venu, M. le pasteur Rœhrich annonce du haut de la chaire le concours de l'*Espérance*. La Société s'avance sur le podium... mais elle cherche en vain son directeur... Il a disparu! Un chanteur s'élançe à sa recherche, puis un second, puis un troisième, puis un quatrième, puis tous! Bientôt il ne reste plus que M. Reuteler, le sympathique buraliste de Gryon, drapé noblement dans les plis du drapeau.

Et les chanteurs qui erraient dans les rues de Genève à la recherche de leur directeur criaient désespérés : « Si on retrouve Dubois on le f... dans le Rhône. »

*

La société l'*Espérance* fut dissoute quelques années après. Elle se reconstitua plus tard et c'est aujourd'hui l'*Espérance* de Clarens qui détient la vieille bannière de la Société que l'on a vu figurer au cortège de dimanche dernier.

En 1874, le *Chœur des Alpes* fut constitué et le même M. Reuteler qui chanta à la fête du 24-25 mai 1862 vient de chanter à la 24^{me} fête cantonale de chant à Montreux, des 4, 5 et 6 juin 1909.

Recette. — *Glace de ménage.* Préparez une crème ordinaire que vous aromatisez avec de la vanille, du sucre brûlé ou du café. Laissez le refroidir, incorporez-y, par cuillerée, la crème fouettée que vous mélangez bien avec la crème ordinaire. Cela fait versez le tout dans un moule que vous placerez dans un grand récipient en l'entourant de glace souboudrée de gros sel. Placez le récipient dans un lieu aussi frais que possible et démoulez au moment de servir.

A lire dans la livraison de juin de la *Bibliothèque Universelle* : le remarquable article de M. Philippe Godet sur la jeunesse de Benjamin Constant et ses rapports avec M^{me} de Charrière; l'amusante nouvelle de M. Benjamin Vallotton; de piquants extraits de la correspondance de la princesse Louise de Bade, qui devint femme du tsar Alexandre I^{er}; une étude de M. Roger Bornand sur la civilisation primitive du pays de Canaan; la suite de l'intéressant roman de M. G. Aubert, *Latins et Germains*; le magistral tableau des trente-trois ans de règne du sultan Abdul-Hamid, tracé par le nouveau rédacteur en chef, M. Ed. Rossier, etc. Enfin les chroniques, offrant comme toujours, un résumé de la vie littéraire, politique et sociale de leurs différents pays d'origine durant le dernier mois.

Kursaal. — Voici un aperçu du nouveau programme du Cinématographe, dès vendredi soir 11 juin. On verra que tous les genres y sont représentés par des numéros vraiment sensationnels. Signa-lons : « Les canaux à Venise »; « Blanc et noir »; « Au pays des Pharaons »; « Un épisode dramatique au moyen âge »; « Femme forte »; « Rennes en Laponie »; « Un homme coupé en morceaux », très comique; « Du Zambèze à l'Afrique centrale »; « Un conte de fées »; « Les souris reconnaissantes »; « Les vicissitudes de la vie », scène dramatique; enfin, une scène comique : « Comme on déclare sa flamme ».

Voilà, certes, un programme dont la richesse ne le cède en rien à la variété.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.